Zeitschrift: Mémoires de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 29 (1878)

Artikel: Les poésies de Marc Monnier
Autor: Caze, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684907

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES POÉSIES DE MARC MONNIER

Depuis longtemps, j'éprouve le désir de rendre hommage au meilleur, au plus charmant poète de la Suisse romande. Je me trouve d'autant plus à l'aise pour m'acquitter de ce soin, qui me paraît être un devoir, que je suis aujourd'hui au milieu d'hommes de goût et d'érudits. Aussi ne crains-je point d'importuner mes auditeurs en leur faisant renouveler connaissance avec mon auteur. Puis-je les faire longtemps causer avec lui et m'effacer moi-même, heureux d'entendre les appréciations d'hommes distingués sur un homme de talent, et avide d'en profiter.

Nous devons tous être bien aises de rencontrer, à certaines heures, un charmant esprit qui nous entretienne, que nous lisons et dont la lecture dissipe notre spleen. Et puis, sans chauvinisme aucun, il nous est permis de constater que notre sol romand ne dédaigne point les poètes et les littérateurs. Par malheur, ces grands enfants sont rares chez nous ; il vont semer à l'étranger leur talent, leur génie, les caprices de leurs muses, les fantaisies de leur esprit. Ils y récoltent parfois la désillusion et la désespérance ; ils n'y perdent jamais le souvenir des lacs bordés de vignes, des montagnes aux flancs grisâtres, aux sommets neigeux.

M. Marc Monnier, dont j'ai à parler aujourd'hui, est peut-être celui de tous nos artistes en qui se reflètent le plus de pareils sentiments. Il y a trois hommes en lui, trois caractères de poète, il prend bien soin de nous l'avouer en tête de ce volume de *Poésies* que je recommande à votre bienveillante attention. Mais c'est toujours vers la Suisse, que se portent ses pensées intimes et, quand il est à Naples, quand

> Tout rit, tout brille, adore, aime et chante à la fois
> Hélas ! hélas ! *il n'a* que des pleurs dans la voix

et il s'écrie :

> Oh ma Genève, ma Genève ! !

Malgré son origine française et son attachement profond au grand pays de Voltaire, malgré son éducation italienne, M. Marc Monnier est et reste le poète de notre Suisse romande qui l'aime et qu'il chérit. Il doit s'estimer heureux d'ailleurs de s'être assimilé les qualités maîtresses de la littérature des trois nations. Il unit le style concis et net de l'école française à l'harmonie des poèmes italiens. Il mêle l'esprit fin et quasi attique du Parisien moderne à ce sentimentalisme Genevois dont Rousseau fut le grand interprête au siècle dernier.

C'est pour cela sans aucun doute que le petit volume des *Poésies* est et

sera étudié par les lettrés de France, d'Italie et de Suisse. C'est pour cela aussi qu'elles plaisent aux esprits les plus divers, chacun peut y trouver l'écho de ses propres aspirations ou de ses idées personnelles.

Etes vous épris de quelque blonde enfant qui nous cause ces mille petits chagrins qui font en somme tout votre bonheur ? Jeune homme, lisez les *Amoureuses.*

Aimez-vous la nature, les couchers de soleil, le calme des matins humides de rosée ? Artiste, jetez les yeux sur cette seconde partie des *Poésies* intitulée *Campagnardes.*

Poètes, vous vous préoccupez d'harmonie ; vous vous demandez si l'agencement des syllabes peu rendre les sons variés de la voix humaine ou des instruments. Marc Monnier va répondre à votre question dans cette charmante série de pièces fugitives qu'il appelle *Musiques.*

Voyageurs, voici les chants que vous avez entendus en Allemagne ; le poète vous répète en belle langue française les légendes de Heine, de Zedlitz et les ballades de Uhland ou de Geibel, auxquelles il joint ses inspirations personnelles. Mais, prenez y garde, voilà *Heimweh,* le mal du pays, prenez y garde, voyageurs. Vous êtes peut-être comme Marc Monnier qui, à Genève, souhaite l'Italie, qui, en Italie, désire Genève, qui, à Paris, se rappelle les bords du Neckar et, à Berlin, raille :

Les arbres peu feuillus
A qui le sable donne à boire
Les casques pointus
Que le peuple en tremblant regarde,
Les corps de garde
Où règne toutes les vertus,
Les concerts, où la musique
Joue, habile en métaphysique,
Hegel ou Kant en *si* mineur
Enfin, la bière blanche et les rôtis
Que sucre la compote aux pommes.

Puis, si vous avez habité la France ou l'Italie, vous trouverez une foule de vos souvenirs personnels dans ces deux séries de petits poèmes que Marc Monnier à nommés *Parisiennes et Napolitaines.*

Voici encore tout un paquet de lettres en vers, de *missives* pleines d'une galanterie chaste et de jolies choses adressées à de jeunes filles, à des femmes jeunes, à une mère, voire même à une vieille fille. Tournons quelques feuillets, nous sommes dans le *campo santo* où l'auteur a consacré un souvenir aux morts ; nous pleurons volontiers avec lui le père qu'il a perdu, l'ami dont il conserve le souvenir, la pauvre petite Jeanne qui s'est dérobée à tout jamais aux souffrances et aux plaisirs de la terre. Qui de vous en lisant ces vers tout pleins d'un sanglot étouffé ne répétera au poète les paroles que Virgile met sur les lèvres de sa Didon : « Nous connaissons le malheur et c'est pourquoi nous savons plaindre les malheureux. »

Les deux derniers petits chefs-d'œuvre de ce volume de poésies sont

une pièce d'assez longue haleine intitulée *Charivari* et un ensemble de strophes très lyriques appelées *Final* par Marc Monnier. L'une est une série de recommandations adressées à une jeune fille qui est sur le point de se marier; l'autre est tout entier dédié à la gloire des poètes et de la poésie.

Je pourrais à la rigueur me contenter de cet exposé. Mais, au risque de lasser votre bienveillante attention, je tiens à insister sur les parties les plus saillantes de ce livre, de ce recueil de poésies intimes dans lequel l'expression de la souffrance est tempérée par un rire fin et par un esprit de bon aloi. Marc Monnier a un peu de cette mélancolie sentimentale qui plaît tant aux femmes, beaucoup de cette facilité humoristique qui séduit les hommes du monde. Chez lui point d'éclats de colère, point de fougue ou d'emportement. Toutefois, le trait satirique y est; ce n'est pas celui de Juvénal, mais plutôt la malice d'Horace. Avant tout, Marc Monier est exact, point d'hyperboles par conséquent dans son œuvre, mais au contraire, un grand soin dans le choix des mots, une précaution délicate pour rendre l'idée sans tapage et avec une sincérité minutieuse.

Lisez par exemple les quelques vers qui sont placés en tête des *Amoureuses.* C'est une véritable épigramme grecque. L'auteur connaît, dit-il, deux amours: l'un qu'il nous faut seulement respirer comme une fleur d'oranger, l'autre qu'un démon nous invite à mettre sous la dent: c'est l'orange. Or, le poète aimerait bien le fruit si le fruit promettait la fleur.

Voici plus loin un sonnet où le poète salue en beaux vers celle à qui s'est donné son cœur; mais remarquez je vous prie l'intention quelque peu sceptique de ce dernier vers :

Aimons-nous *en croyant que ce sera toujours*

Même au milieu de petits poèmes absolument inspirés par l'amour, Marc Monnier ne perd pas son goût pour la raillerie élégante. Le voilà par exemple qui nous raconte l'histoire d'une de ses promenades sentimentales. Il accompagnait une jeune fille que sa mère suivait de loin, à pas lents. Notre poète grisé par les charmes d'une belle soirée et sans doute aussi par ceux de la demoiselle, s'avise de saisir la main de cette dernière. Ah! Messieurs, excusons-le, si nous eussions été à sa place?.... Enfin l'on arrive devant la maison habitée par les dames, et la compagne du poète s'écria en lui donnant congé :

« Merci, vous m'avez réchauffée. Adieu, Monsieur. »

Nous devons supposer que le poète fut considérablement refroidi.

Mais, si nous prolongeons encore un peu l'étude des *Amoureuses*, nous trouverons une élégie d'un genre élevé et tout à fait supérieur. Le poète trahi s'exprime ainsi :

Hélas ! il le faut bien. Je vais parfois chez elle
Et je revois, la nuit, ses balcons étoilés.
Elle est femme, elle est mère, on la dit toujours belle
Elle a sa bouche rose et ses longs yeux voilés.

Puis après nous avoir dit que l'infidèle garde tout ce qu'il aimait du temps qu'il l'aima, le poète conclut ainsi :

Mais maintenant, elle est pour moi comme effacée,
Mes pas vers sa maison marchent irrésolus
Si parfois dans ma main je tiens sa main glacée
Mon amour d'autrefois ne la reconnaît plus.

Je m'arrête auprès d'elle avec indifférence
Car elle n'a plus rien de mon ange envolé
Et je sens qu'elle est morte avec cette espérance
Dont je porte en mon cœur le deuil inconsolé.

J'ai osé prétendre en temps et lieu que tout livre de poésies devait être l'expression de trois idées parfaitement distinctes, si l'on veut, mais qui ont plus de relations entre elles qu'on ne le croit d'abord.

La *Nature,* la *Femme* et le *Peuple* doivent, à mon avis être les principaux objectifs de toute poésie vraiement humaine. Je tronve trop peu l'idée populaire dans l'œuvre que j'examine devant vous. Marc Monnier est un homme du monde, mais n'est pas assez le littérateur de cette foule dont il faut s'occuper en art sans la flatter d'ailleurs, mais pour tirer d'elle des conceptions nouvelles, des points de vue originaux. Notez-bien d'ailleurs que l'intérêt que les artistes porteront aux masses aura de précieux résultats. En effet, le peuple s'intéressera de plus en plus aux productions intellectuelles le jour où on ne lui servira plus des romans frelatés et des vers de mirliton, le jour où l'on élèvera son esprit jusqu'au *beau* ce corollaire du bien. Ceci mis à part, je trouve pourtant en un petit passage l'idée sociale et très humaine de M. Marc Monnier qui, dans sa pièce le *Matin*, condamne bien haut :

Ces princes paternels qui mitraillent leurs fils,
Ces peuples fraternels réclamant à grands cris
La liberté du fratricide.

Voilà qui est parfait d'allures, de ton et d'expression ; mais il aurait peut-être fallu insister d'avantage.

Voyons cependant le côté féminin des *Poésies* : nous avons déjà signalé la série de pièces les *Amoureuses*. Nous allons retrouver notre auteur sur ce terrain dans d'autres parties de son œuvre. Voici par exemple, *l'Histoire de deux vieux* qui ont fini par ne jamais s'épouser parce qu'ils se sentaient tantôt trop âgés, tantôt trop jeunes l'un vis-à-vis de l'autre. Marc Monnier termine par ce vers, les six strophes délicatement ciselées de ce petit chef-d'œuvre.

Il faut cueillir, enfants, la fleur quand elle est rose.

Ronsard, avait déjà exprimé une idée semblable, au XVIe siècle, dans le fameux sonnet à Hélène. *Nil novi sub sole.* Le charmant lyrique Genevois a d'ailleurs reproduit la même note dans une de ses *Missives* adressée à *une*

vieille fille. Je dois aussi remarquer et faire remarquer que Marc Monnier n'est point le poète des passions fougueuses et que, pour lui, les relations galantes sont un peu mondaines. Il les traite donc en homme du monde et l'un des derniers chefs-d'œuvre de son volume, celui que j'ai déjà cité et qu'il intitule *Charivari* viendra appuyer mon dire. On trouvera peut-être tout à fait insuffisante et trop étroite cette manière d'envisager le caractère dévoué et parfois sublime de la plus belle moitié du genre humain. Je suis assez de cet avis. Cependant, je ne puis ni ne veux oublier que, dans cette même poésie le *Charivari*, Marc Monnier donne à la jeune fiancée à laquelle ses vers sont dédiés des conseils et des avertissements auxquels nous devons tous applaudir. Je dois me rappeler aussi que l'auteur des *Poésies* a trop souffert de certaines douleurs fières et grandes pour envisager exclusivement la passion comme l'envisageaient les *talons rouges* de l'*Œil de Bœuf*. Marc Monnier est un homme d'esprit; soit, mais c'est aussi un homme de cœur. Lisez, Messieurs, relisez toute cette suite de poésies émues que l'auteur appelle les *Morts* et vous compatirez à sa douleur simple, sans emportements; mais d'autant plus sincère qu'elle est moins démonstrative. Marc Monnier sait consoler une mère qui a perdu son enfant aimée en lui faisant oublier le présent par le souvenir du passé et par l'espérance de l'avenir. On peut ne pas être spiritualiste, mais si l'on est partisan d'une philosophie, amie de la liberté, on rendra justice aux belles et bonnes inspirations que le spiritualisme a fournies à notre auteur.

Avouons d'ailleurs que le spiritualisme emprunte parfois toute la poésie de certaines théories du panthéisme. Ecoutons par exemple la strophe suivante tirée du *Final* des *Poésies*. Le poète s'adresse aux poètes, ses frères; il leur dit :

Vous êtes de pauvres semences;
Au loin, Dieu vous jette ignorés
Et sur vous les sillons immenses
Ferment leur ombre où vous mourez;
Et vous tombez en pourriture
Jusqu'à l'heure du grand réveil
Où, sortant de la sépulture,
Vous remonterez au soleil,
Epis de la moisson future.

Le sentiment des beautés naturelles, des forces vives de la création n'échappe pas davantage à Marc Monnier. Les tableaux qu'il met sous nos yeux ont peut-être le défaut d'être renfermés dans un cadre trop étroit et de ne pas présenter à nos yeux des horizons assez vastes. Mais s'il est permis de chercher les détails d'une toile de Meissonnier après avoir admiré les grandes lignes et couleurs vives d'Eugène Delacroix, il nous sera bien accordé de nous extasier devant les paysages grandioses que V. Hugo met sous nos yeux et de trouver charmantes les fines descriptions de Marc Monnier.

Je n'insisterai pas davantage sur ces *Poésies*, impressions intimes du charmant écrivain qui nous a encore donné le *Théâtre des Marionettes*, la *Vie de Jésus* racontée en vers français, le *Faust* de Gœthe et le *Roland* de l'Arioste. J'ai tenu simplement à fournir quelques notes, quelques pensées personnelles sur un des ouvrages de celui que je considère comme un maître et qui nous donnera, il faut l'espérer, l'œuvre maîtresse qu'attend la littérature contemporaine de la Suisse romande.

ROBERT CAZE.